

À LA BONNE HEURE !

Je crois que Ludivine, même si elle ne fait pas preuve d'un raisonnement collectif, tient là un discours philosophique quand elle dit que nous sommes tous des otages, des esclaves séquestrés et qu'elle adopte un mode de vie en résonance à ses propos. Ludivine souffre dans une existence qu'elle estime insipide à cause d'un métier insignifiant, d'un monde qu'elle considère absurde dans lequel elle ne trouve pas sa place. Parce que beaucoup de ses « semblables » — à son avis — n'analysent pas leur condition de manière identique à elle. Soit ils « jouent le jeu » et s'adaptent sans rechigner, soit l'appât du gain, le pouvoir et la réussite réduisent leur destin à ce but à atteindre, prêts à tout pour gravir le sommet de l'échelle sociale.

Secrétaire, Ludivine déteste son métier, l'exècre même, car elle ne l'a pas choisi, elle ne peut lui consentir du sens, il ne correspond pas à sa personnalité. Elle ne sait quelle autre direction prendre, et se retrouve lancée sur la voie de sa vie d'adulte. Au lieu de rechercher un emploi « stable », autrement dit, un contrat à durée indéterminée, — à ces trois mots, elle frémit d'angoisse —, comme tout un chacun l'envisage en général pour sa sécurité, je veux dire payer ses factures et être rassurer, elle préfère s'aventurer en funambule, endossant le rôle d'intérimaire dans ce qu'elle appelle le grand théâtre de la société. Elle s'est inscrite auprès d'une agence dédiée au travail éphémère. Celle-ci lui propose des missions plus ou moins longues.

Ludivine vit seule et il lui revient de régler toutes les dettes courantes. Parfois, je m'interroge à son sujet. Son état d'esprit de fausse baroudeuse m'intrigue. Pourquoi ne quitte-t-elle pas les Hauts-de-Seine pour que son goût de liberté s'épanouisse ailleurs, c'est-à-dire dans un endroit propice tel que les grands espaces, la montagne, la campagne, puisqu'elle est célibataire et sans enfants ?

Face à un métier qu'elle haït, elle n'a cependant rien nourri de mieux que le fuir en se dispersant d'une entreprise à l'autre ! Pourquoi pas ? Par contre, elle accepte n'importe quelle mission sans faire la fine bouche. Il ne faut pas non plus pousser le bouchon trop loin ! Mais ce n'est pas tout. À l'endroit où d'autres auraient craint la part d'inconnu d'un tel arrangement, elle concilie cette approche du travail avec le détachement dont elle a besoin. Là où d'autres auraient peur d'affronter à répétition des entretiens et de perdre un emploi, elle est une habituée des rendez-vous professionnels et les assume sans appréhension.

Il y a peu de temps, victime de harcèlement moral dans une société où son embauche durait depuis deux ans, elle a négocié son licenciement à l'amiable. « Quel soulagement de quitter un patron tyrannique ! M'a-t-elle confié. L'intérim, dit-elle, a cet avantage de forger un esprit d'ouverture et d'adaptation ». Depuis peu, elle bosse dans une entreprise familiale. L'entretien fut rapide. Après une brève explication du président-directeur général sur la nécessité urgente de remplacer sa secrétaire partie en congés maternité plus tôt que prévu parce qu'elle attend des jumelles, il lui a posé quelques questions d'usage sur ses expériences professionnelles. Il a enchaîné immédiatement par la dictée d'une lettre en sténographie — cette pratique n'est presque plus utilisée vers la fin du 20e siècle, mais c'est une compétence encore recherchée par de rares employeurs —. Puis elle devait retranscrire tous ces signes sur l'ordinateur de façon présentable. Un moyen efficace de vérifier son niveau d'orthographe et la mise en page qui devaient être irréprochables. Le regard baissé et occupé à la relecture de la correspondance, Vincent a prononcé sa décision :

- Bon, ça va, vous possédez une orthographe naturelle. Vous êtes libre de suite ?

Une orthographe naturelle !! Me raconta-t-elle, qu'est-ce que cela signifie ? Que je suis un petit génie, ou alors est-ce une manière de réduire cette qualité à une banalité accessible à tout le monde ?

Enfin, tant mieux, j'ai échappé aux questions du type « êtes-vous motivée pour le poste ? Faites-vous preuve de disponibilité ? » Donc elle bosse chez Vincent depuis plusieurs mois et fait preuve d'une ponctualité sans faille. « Avant l'heure, ce n'est pas l'heure, après l'heure ce n'est plus l'heure disait mon père ». Elle arrive à 9 h et repart à 13 h pour sa pause déjeuner, reprend à 14 h et finit sa journée à 18 h. Les bonnes relations qu'elle entretient avec Vincent, le président-directeur général et Liliane, son bras droit, orientent un peu sa motivation dans ses tâches administratives, mais pas au point d'apaiser les profondeurs de son mal-être. Certains employés se permettent de démarrer le matin vers 10 h, ils sont cadre, respectés et apparemment détaché d'horaires précis. C'est plutôt dans la charge de travail et une responsabilité plus grande que l'asservissement se ressent pour eux. Cette pensée console Ludivine. Quoiqu'il en soit, elle rabâche qu'elle subit un double enfermement. En plus de se retrouver dans un espace clos, ces heures passées coincée entre quatre murs lui renvoient au quotidien le laborieux cheminement des jours, des semaines et des mois. Le temps lui semble interminable ! Je crois qu'avec un métier plaisant, valorisant, jamais elle n'aurait à ce point connu un tel ressentiment d'ennui. Son patron démarre sa journée à l'approche de l'heure du déjeuner. Ludivine se sent victime d'une injustice quand il lui demande de rester pendant la pause dédiée à son repas pour taper un courrier, elle qui pénètre dans son bureau dès 9 h. Il lui est arrivé une fois de ne pas pouvoir se contenir, elle fit remarquer à Vincent qu'elle partait déjeuner. Quand il lui a répondu « avec vos horaires militaires à la con ! » , l'exaspération est montée d'un cran. Elle lui a rappelé son obligation légale de devoir arriver à l'heure, à 9 h, que bien souvent de 9 h à 12 h, il n'y

avait aucun travail à exécuter, et que si elle se pointait à midi, elle n'était pas certaine qu'il apprécierait ! Une autre fois, elle me confia : « Tu vois, même si je ne supporte pas d'attendre quelqu'un plus de 10 minutes parce que mon impatience prend le dessus sur l'impolitesse, j'admire ceux qui osent être en retard à un rendez-vous, et tu sais pourquoi ? Parce qu'ils font preuve d'une certaine liberté ». Ludivine, vous l'aurez compris, à cause de son métier ponctué par des horaires contraignants, rêve de dérégler tous les objets destinés à délimiter le temps. Ce rythme répétitif vide son âme, éteint la flamme en elle, chaque jour un peu plus. Le week-end, alors que le temps lui appartient pleinement, elle se réveille et se lève tôt et de bonne humeur. J'entends encore le son de sa voix qui s'exclame « Drôle d'invention, cette idée de contrôler le temps ! Quand on pense que bien avant l'horlogerie les Égyptiens avaient déjà amorcé le concept avec le cadran solaire. Aujourd'hui, l'indication de l'heure s'affiche sans pudeur partout sur les montres et les pendules, les fours, les écrans d'ordinateur, la télévision. »

Elle me raconta aussi qu'elle s'était amusée à compter combien de fois par jour ses yeux se dirigeaient machinalement vers l'heure : entre vingt et vingt-cinq ! Alors qu'un week-end, je débarquai chez elle, la première chose qui me stupéfia, c'est qu'elle avait recouvert d'un linge chacune des zones lumineuses marquant l'heure dans son appartement. Face à mon interrogation, Ludivine m'expliqua qu'elle expérimentait d'appriivoiser le temps, qu'elle souhaitait lui rendre sa liberté comme un oiseau à qui l'on ouvrirait sa cage. Que pouvait représenter 24 h sans rien qui vienne le sangler, le réduire, l'enfermer dans un système où deux aiguilles s'articulent pour le caractériser, où des chiffres de couleurs vertes ou rouges en dessinent les contours ? Oh !

Qu'elle aimait revenir au souvenir de son enfance, quand, inconsciente elle en ignorait les limites. « J'ai tiré un grand bénéfice de cette expérience, me confia-t-elle plus tard. J'ai humé l'infinitude du temps, j'ai ressenti sa présence tel

un effleurement imperceptible, comme une caresse qui guidait ma journée sans m'oppresser, sans décompte, je me suis sentie légère, si aérienne que j'aie passé un délicieux week-end en sa compagnie. » Je n'ai pu m'empêcher de sourire.